LETTRE DU ROI,

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE, ÉCRITE DE SA PROPRE MAIN, AVEC SON MANIFESTE.

M. DE LA PORTE, Intendant de la liste civile, a paru à la barre de l'Assemblée Nationale, & a déclaré qu'une personne, attachée au Château, lui avoit apporté à dix heures du matin, un paquet contenant un Billet du Roi & un Mémoire écrit de sa main, qui a été lu aussitôt à l'Assemblée & dont voici la teneur. Il est intitulé ainsi qu'il suit :

DÉCLARATION DU ROI,

A tous les Français, à ſa ſortie de Paris.

TANT qu'il m'eſt reſté le moindre eſpoir de voir renaître l'ordre & la tranquillité publique; tant que j'ai cru rendre mon Peuple heureux par ma préſence, j'ai reſté au milieu de lui, j'attendois du temps le regne des Loix, celui de mon autorité légitime, pour ramener des biens auſſi précieux, aucun ſacrifice ne m'a coûté; j'ai toujours oublié mes intérêts particuliers, pour ne m'occuper que de l'intérêt général; la Nation Françaiſe a déſiré une nouvelle Conſtitution, j'ai déféré à ſes déſirs, j'ai engagé les deux premiers Ordres à ſe réunir au troiſieme, je ſuis entré dans toutes les vues de l'Aſſem-

blée Nationale ; aucun ſacrifice ne m'a coûté, j'ai ſanctionné tous ſes Décrets, j'ai tout approuvé, tout dévoré. Eh ! de combien d'amertumes ne m'a-t-on pas abreuvé ? On m'a fait boire le calice juſqu'à la lie.

J'ai vu un Miniſtre choiſi par moi, un Miniſtre n'agueres l'idole du peuple, que j'avois cru néceſſaire d'éloigner, rappellé par moi, pour déférer au vœu de la Nation ; je l'ai vu, dis-je, triompher auprès de moi des applaudiſſements prodigués par un peuple énivré ; j'ai vu mon palais aſſailli & mes Gardes égorgés. On parut déſirer, à cette époque, mon ſéjour dans la capitale, & j'ai encore cédé à l'empreſſement du peuple.

Je croyois, par tant de ſacrifices, avoir acquis quelques droits à l'amour & au reſpect des Français ; je croyois, à force de bienfaits, raſſurer l'inquiétude du peuple & lui donner l'exemple de la généroſité ; mais il me ſemble,

au contraire, que plus je faiſois de ſacrifices, plus on accumuloit contre moi les peines & les privations.

On a réduit un des plus puiſſants Monarques de l'Europe, le Chef d'une Nation riche & nombreuſe, au revenu le plus modique, ſi l'on conſidere les charges qu'on lui laiſſe & les appointements des perſonnes de ſa maiſon, appointements dont la Nation devoit faire les frais, puiſqu'étant à mon ſervice, elles ſont cenſées être à celui de la Nation; mais que dis-je, à ma perſonne ou à ma maiſon ſemble être un titre de défaveur, & jette ſur des fideles Sujets un vernis odieux. On les a pourſuivis, maltraités ſous mes yeux, & juſques dans mes appartements. Si j'ai paru alors condamner l'excès de leur zele, devoit-on leur en faire un crime? Falloit-il les en punir? Falloit-il leur en faire eſſuyer les plus ſanglants outrages, & joindre la dériſion à l'inſulte? Et lorſque

j'ai voulu, loin de ces ſcenes cruelles, reſpirer un moment l'air de la campagne, lorſque j'ai voulu jouir du droit dont jouit le moindre Citoyen, lorſque j'ai cru pouvoir au moins uſer de ce droit naturel, de cette liberté ſolemnellement proclamée par l'Aſſemblée Nationale elle-même, une foule aveugle & ameutée s'y eſt oppoſée avec force, mille bras armés pour la liberté l'ont violée cette même liberté. En vain a-t-on réclamé la loi; en vain a-t-on invoqué par moi la raiſon & le devoir, il a fallu ſe taire & obéir, il a fallu dévorer encore cet outrage.

Ce n'étoit point aſſez de voir la Religion avilie, ſes plus fervents Miniſtres proſcrits & l'objet d'une perſécution publique, & ſervir de jouet dès qu'on dédaignoit de les craindre.

Ce n'étoit point aſſez d'avoir vu des ſociétés particulieres qui n'avoient d'autres crimes que celui de ſe dire

les amis de la monarchie, de l'ordre & de la paix, pourſuivis avec un acharnement ſans exemple, par d'autres ſociétés dominantes & turbulentes; d'avoir vu des hommes qui ne prêchoient que la paix publique, & l'obéiſſance même aux nouvelles loix, dénoncés comme des ennemis du bien public, & traités comme des rebelles, eux qui ne prêchoient que la ſoumiſſion; ce n'étoit point aſſez enfin de voir la Religion perdue, mon autorité légitime anéantie, les loix ſans vigueur, l'armée ſans diſcipline, la vertu ſans force, l'audace ſans frein, le Royaume en proie aux factions, la monarchie aux abois, & l'anarchie à ſon comble. Il falloit peut-être ſe réſoudre encore à de nouveaux attentats; mais non, la meſure étoit comblée; il falloit que je me dérobaſſe à tant d'outrages; il falloit m'éloigner de ces ſcenes d'horreurs & d'amertumes, tous les jours renouvellés; &

je devois néceſſairement fuir un ſéjour qu'on a voulu me rendre inſupportable.

Hélas ! ce n'eſt pas ſans peine que je m'arrache de la capitale, & que j'emporte encore en partant tous les Français dans mon cœur. Abſent comme préſent, je ne ceſſerai jamais de m'occuper de leur bonheur.

Je ne déſeſpere point de mon peuple, & je vais attendre, en ſoupirant loin de la France, que, rappellé à la raiſon, revenu à ſon urbanité premiere, il me permette de rentrer dans ſon ſein.

Signé, LOUIS.

(*P. S.*) Je défends à mes Miniſtres d'appoſer, en mon abſence, leurs ſignatures à aucun ordre. J'enjoint au Garde des Sceaux de me renvoyer le Sceau Royal. Citoyens, liſez & jugez, & comme à l'ordinai-

re ; qu'aucune affaire publique ou particuliere ne ſoit ſuſpendue.

A PARIS, de l'Imprimerie Royale.
Et ſe trouve chez LE HÉRIBEL, rue des Jacobins, n°. 9, à Rouen.